

« Alors, tchao l'immigration ! ? »

Mogniss H. Abdallah



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3587>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3587

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Pagination : 140-145

ISBN : 978-2-919040-34-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mogniss H. Abdallah, « « Alors, tchao l'immigration ! ? » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1313 | 2016, mis en ligne le 17 juin 2016, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3587>

Tous droits réservés

MÉMOIRES

« ALORS, TCHAO
L'IMMIGRATION ! ? »

Par MOGNISS H. ABDALLAH.

« Tiens, voilà les jeunes ! » s'étonne le comité d'accueil. « Wesh les blédards, toujours d'active? » répliquent les visiteurs, éternels « jeunes » déjà quinquagénaires. Cet échange quelque peu incongru a lieu devant l'appartement de Saïd Bouziri à Barbès, brusquement décédé le 23 juin 2009. Les uns et les autres sont accourus pour rendre hommage à cet infatigable militant qui fut parmi les fondateurs du journal *Sans Frontière*, aux côtés d'anciens militants du Mouvement des travailleurs arabes (MTA) et d'acteurs d'une nouvelle scène artistique multiculturelle en plein essor, ainsi que de l'abbé Gallimardet, curé de l'église Saint-Bernard. À des degrés divers, ils ont participé à ce projet fou d'hebdomadaire fait « par et pour les immigrés », lancé en mars 1979 sous le statut d'association loi 1901. Sans moyens financiers, il est d'abord installé au siège du Centre culturel de la Goutte d'Or, 35, rue Stéphenson, qui sert aussi de librairie et de lieu d'accueil pour les enfants du quartier. Dans ce tumulte, le journal connaît une périodicité erratique, avant de se stabiliser comme hebdomadaire entre 1980 à 1982, puis de redevenir mensuel. La fabrication même, numéro après numéro, relève de prouesses rocambolesques, rendues possibles par l'entregent de ses initiateurs : la maquette et le montage des pages se fait un temps dans les locaux du journal *Libération*, où travaille par ailleurs Hamza Bouziri, et des imprimeurs habitués aux aléas de la presse parallèle ou militante concèdent des délais importants.

En attendant la mise en place en kiosques, la diffusion est elle aussi militante et vise entre 5 et 7 000 exemplaires de vente effective, pour permettre de rembourser les frais. Un seuil atteint pour quelques numéros phares.

« On est ici chez nous¹ »

Les relations entre militants des années 1970 et la génération du « happening beur » de la décennie suivante furent par moments heurtées et complexes. Mais l'équipe initiale du journal était déjà plurielle, multicommunautaire et inter-générationnelle. Un « bazar multi-racial » où Arabes, Berbères, Noirs africains et antillais, Mauriciens, Sud-Européens et Français travaillaient en bonne intelligence. Au sein même du groupe des anciens du MTA et des agitateurs culturels dans l'immigration, prépondérant dans le projet initial, se trouvaient des enfants de parents immigrés parfois militants du FLN algérien, tel Farid Aïchoune, titi parigot par excellence et profil déjà bien trempé de journaliste d'investigation. Ou encore Salika Amara, de la troupe de théâtre La Kahina et future enseignante qui, dès le premier numéro de *Sans Frontière*, fait appel aux femmes immigrées pour témoigner sans complexe dans les colonnes du journal. À l'instar de leur classe d'âge (les 25-30 ans en 1979), ces grands frères et sœurs estiment ne pas avoir connu les mêmes difficultés, notamment scolaires, que les plus jeunes.

1. Henya, « Réponse aux maires », in *Sans Frontière*, 9 avril 1982.

Mohamed Nemmiche, jeune journaliste de *Sans Frontière* en conversation avec un marcheur permanent, en novembre 1983. © PHOTO AMADOU GAYE / AGENCE IM'MÉDIA

Le n° 01 du 27 mars 1979, qui met en Une : « *jeunes immigrés : la deuxième génération parle* », livre une pleine page d'entretiens à bâtons rompus avec des lycéens maghrébins de Saint-Denis. Malgré un côté facétieux accentué par les illustrations photos, transparaît un certain malaise identitaire (« *On est quand même français quelque part* »), et surtout une inquiétude diffuse face à l'avenir, marquée par la montée de la précarité sociale et les menaces sur le statut des étrangers (projets de lois « anti-immigrés » Bonnet-Stoléru, renouvellement des cartes de séjour, etc.). Au fil des numéros, des pages « jeunes » ou « femmes » écrites à la va-comme-je-te-pousse contrastent avec la prose experte d'écrivains comme Leïla Sebbar, ou encore avec les tentatives de transcription phonographique du sabir des « zmigris ». Elles jouxtent des grands dossiers sur l'immigration, les pays d'origine, les « nouvelles colonies » et l'international, ainsi que des chroniques guide

pratique des droits, un agenda culturel fourni et des petites annonces espiègles. Exemple : « *J.F 25 ans cherche J.H Algérien pour mariage blanc. Motif : quitter le foyer paternel.* » S'élabore aussi à tâtons des chroniques « mémoires » préfigurant une histoire de l'immigration traversant tout le XX^e siècle, vue à partir d'émouvants parcours personnels. Pour les immigrés comme pour leurs enfants, l'existence ne saurait se réduire à la truelle ou à la tristesse de l'exil, elle est source d'une vie sociale et culturelle intense dont le journal se donne pour mission de rendre compte.

Entre information et mobilisation

Sans Frontière, qui ambitionnait de devenir un grand journal d'information, une sorte de mix entre un *Libé* et un *France-Soir* des immigrés,

MÉMOIRES

peine à gagner un large lectorat populaire. En revanche, il fidélise des lecteurs au-delà des réseaux antiracistes, parmi les enseignants ou les encadrants socio-éducatifs et parmi nombre de lycéens, d'étudiants et de « babas cool » fran-

durable. Certains se prévalent d'une « *contre-culture spécifique* », en rupture avec les cultures de l'entre-soi des parents mais aussi avec les codes militants traditionnels. Les autodésignés « lascars » de Vitry-sur-Seine ou de Nanterre proposent des chroniques sociales brutes de décoffrage en banlieue, illustrées par Last Siou, lié à la mouvance Rock Against Police. Aslak, un Gavroche de la Goutte-d'Or, abonde sur la situation dans les prisons, et les crimes racistes ou sécuritaires sont dénoncés par des proches qui prennent la plume pour la première fois.

Pour autant, pas question de se cantonner dans une fonction de témoignage captif et victimisant.

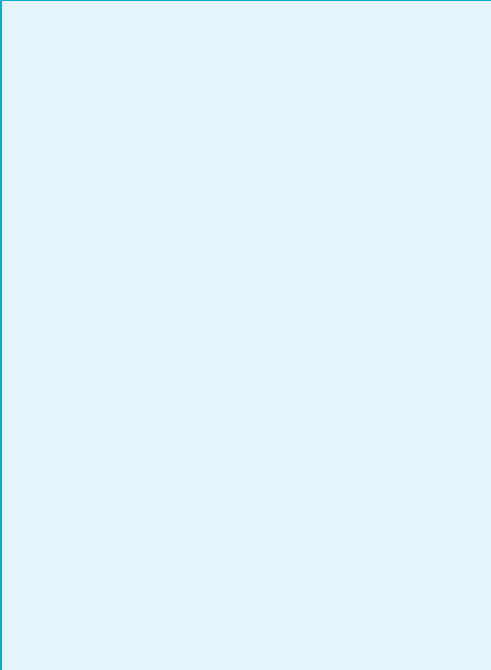
On entend interagir avec les « causes célèbres » du moment. D'où par exemple l'initiative d'un voyage à Longwy le week-end des 15-16 septembre 1979 : *Sans Frontière* affrète un car de 50 places avec à son bord des jeunes, des artistes de théâtre (dont « Mohamed Travolta » » et Moussa Lebkiri), pour aller soutenir les résidents en grève d'un foyer Sonacotra dans ce bastion sidérurgique lorrain qui défraie la chronique nationale. Auparavant, *Sans Frontière* avait donné la parole aux sidérurgistes immigrés dont personne ne parlait.

Sans Frontière est également présent dans le sud de la France, autour d'anciens du MTA impliqués notamment dans la grève générale contre le racisme en 1973 et dans la lutte des sans-papiers contre les circulaires Marcellin-Fontanet. Il dispose de locaux à Marseille et à Aix-en-Provence.

çais ou immigrés. Des contributeurs potentiels ? Beaucoup se contentent d'envoyer des lettres, dessins ou poèmes. D'autres passent au local prendre des paquets de journaux pour les diffuser dans leurs milieux. Il y a enfin ceux qui font le pas de rejoindre l'équipe, de façon plus ou moins

Plusieurs événements vont y provoquer l'irruption des jeunes immigrés, filles et garçons, ainsi que des mères de famille, sur le devant de la scène publique locale. En avril 1979, une quarantaine d'enfants de 10 à 14 ans de la cité d'urgence de Bassens sont embarqués par la police,

Sans Frontière, 29 mai 1979 © DR.



Sans Frontière, 1^{er} janvier 1980 © DR.

puis il y a une violente descente de police le 7 juillet dans la même cité lors d'un mariage, et le 18 octobre 1980, Lahouari Ben Mohamed, Franco-Marocain de 17 ans, est tué par un CRS lors d'un contrôle routier dans les quartiers Nord. *Sans Frontière* est au cœur des mobilisations et, grâce aux incessants allers-retours de Driss El Yazami et de Mustapha Mohammadi entre Marseille et Paris pour la coordination éditoriale et la fabrication du journal, il contribue à leur donner d'emblée une dimension nationale. Plusieurs dossiers « événement » y seront consacrés, livrant à l'état brut les réactions dans leur diversité, couvrant les réunions internes, etc. Le journal joue dans ces circonstances un rôle de média organique.

Puis, au printemps 1981 à Lyon, Christian Delorme, prêtre, Jean Costil, pasteur, et Hamid Boukrouma, jeune expulsé en sursis, démarrent une grève de la faim contre les expulsions d'enfants d'immigrés. Sollicité en amont, *Sans Frontière* mobilise ses réseaux et sa rédaction se transforme en Q.G. de campagne pour servir de point d'ap-

propos, puis aux comités de soutien et à l'organisation d'un jeûne de solidarité nationale. Sous l'impulsion de Jean-Louis Hurst, ancien porteur de valise et journaliste à *Libération*, *Sans Frontière* – devenu hebdomadaire – publie en exclusivité l'appel « *Non à la France de l'apartheid* », lancé par « *51 intellectuels prêts à tout* ». La mobilisation rencontre un écho presque inespéré. L'engagement des autorités ecclésiastiques en faveur des grévistes réussit à toucher la « *conscience chrétienne* » de Christian Bonnet, ministre de l'Intérieur, qui décide de suspendre les expulsions de jeunes immigrés à la veille du premier tour de l'élection présidentielle. Cependant, les conditions du déroulement de la grève ont suscité amertume et polémiques. Sentiment d'avoir été occultés, velléités d'autonomie contre « *la mafia des tuteurs de l'immigration* » (dixit Jean-Louis Hurst)... *Sans Frontière* publie tous les points de vue. Pour autant, le journal s'est efforcé de mettre en avant les premiers concernés : publication d'un long autorécit de Hamid Boukrouma, troisième gréviste quelque peu oublié, organisation dans ses locaux d'une grande conférence de presse de Christian Delorme en présence de jeunes actifs dans des comités anti-expulsions, couverture des rencontres pour une coordination nationale des jeunes, etc.).

Au prisme de la « *Beur génération* »

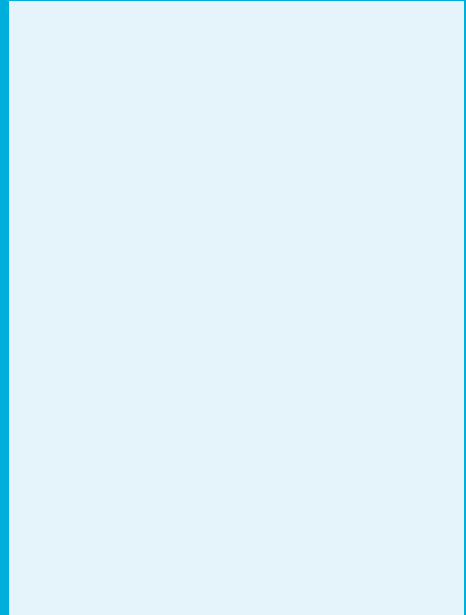
Avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, c'est l'euphorie. « *Saha Gaston!* » (« *bien vu* », ou « *à ta santé!* ») clame en Une le journal, après l'annonce de l'arrêt des expulsions par le nouveau ministre de l'Intérieur. On croit dur comme fer à la reconnaissance par l'État d'une France multiraciale, voire multiculturelle, à un soutien ins-

MÉMOIRES

titutionnel aux associations enfin reconnues et aux formes culturelles nouvelles. *Sans Frontière* bénéficie désormais de subventions publiques. Ses cadres historiques ont accès aux coulisses du pouvoir. Mejid Daboussi Amar, le rédacteur en chef, participe ainsi aux travaux d'une commission officielle sur « *l'information et l'expression culturelle des communautés immigrées en France* », dont les conclusions, publiées en 1982, qualifie « *les jeunes de la deuxième génération* » d'« *agents du mélange des cultures* », et avance des propositions pour « *les aider à se remettre en jeu* ».

L'équipe du journal s'embarque aussi dans l'aventure des radios libres. Radio Soleil Goutte d'Or (Paris) ou Radio Gazelle (Marseille) captent rapidement un auditoire populaire immigré enthousiaste. Mais cela vire rapidement à la foire d'empoigne. Nacer Kettane crée de son côté Radio Beur, au risque de réveiller des clivages arabo-berbères que le journal avait jusque-là réussi à surpasser. Des querelles de leadership amènent à son tour *Sans Frontière* à lancer sa propre station, Radio Soleil-Ménilmontant. Cependant, la rédaction ne parvient pas à trouver de véritable synergie éditoriale avec la dynamique radio. Au sein même de l'équipe, le directeur de publication Khali Hammoud lui reproche son côté devenu « *ennuyeux* », Mejid Daboussi Amar reconnaît un « *ton pleureur, ici ou là* », ainsi qu'un « *misérabilisme* » persistant. Et puis... tout travail mérite salaire ! Mohamed Nemmiche, jeune originaire du Nord qui a appris les rudiments professionnels à *Sans Frontière* et y a constitué un véritable carnet d'adresses mondain à partir du standard téléphonique, lorgne aussi la grande presse, de *Libé* au *Monde* en passant par le magazine *Actuel*, qui s'entiche de la « *mode beur* » naissante.

Survient la Marche pour l'égalité et contre le racisme, qui part de Marseille pour arriver à Paris



Sans Frontières © DR.

le 3 décembre 1983. Les récriminations sont alors temporairement mises de côté, et beaucoup coopèrent à nouveau pour assurer le suivi de l'événement qui, au départ, a laissé les médias sceptiques. Un pool multimédia est monté au pied levé en association avec d'autres journaux associatifs (dont *Expression immigré(e)s-Français(e)s/FASTI, Rencar/Corbeil*), des radios libres (Gazelle, Média-Soleil, Radio Beur, Trait d'Union/Lyon, Bas Canal/Roubaix, etc.) ainsi qu'avec l'agence IM'média, le collectif AVEC d'Aix-Marseille et des photographes indépendants. La périodicité et les délais de bouclage de *Sans Frontière* – désormais une revue mensuelle au format A4 – ne se prêtent guère à l'agit'prop. Qu'à cela ne tienne : il publie en supplément des « *4 pages* », journal-tract grand format à diffusion militante. Le contenu se veut avant tout informatif et pratique (rappel de l'itinéraire de la Marche, initiatives de soutien, contacts...). Place aux brèves percutantes et aux portraits tout en empathie des marcheurs.



La tentation du repli

Surtout présent en soutien logistique, *Sans Frontière* met un bémol aux prétentions antérieures d'encadrement « idéologique », par souci de respecter les consignes des organisateurs et en particulier des jeunes qui se proclament « *apolitiques* ». Plane alors une sorte de malentendu. Deux aspects de l'exigence d'égalité se superposent sans trouver l'articulation idoine : d'un côté, l'égalité des droits entre Français et immigrés, incluant le droit de vote pour lequel milite *Sans Frontière* (au sein du collectif pour les droits civiques), de l'autre, l'égalité entre Français de toute origine. Une manifestation conjointe entre marcheurs et ouvriers de Talbot Poissy menacés par un plan de licenciement massif, le 12 janvier 1984 à Paris, derrière la banderole « *Nous sommes tous des immigrés de Talbot* », entend dépasser symboliquement ce clivage.

L'initiative déplaît fortement au gouvernement. D'aucuns soupçonnent *Sans Frontière* de virer en faveur du « repli communautaire » maghrébin. « *Nous n'avons pas résolu la question fondamentale qui est posée aujourd'hui* », convient Mejid Daboussi Amar dans un numéro collector pour le 5^e anniversaire du journal : « *Faut-il favoriser les espaces communautaires pour passer dans un deuxième stade à un échange intercommunautaire et interculturel, ou faut-il directement passer à la deuxième phase ?* » Toutefois, cette interrogation s'accompagne d'un virulent plaidoyer pour l'abandon « *du mot "immigré" qui ne veut plus rien dire, sinon plein de dégâts dans la tête* ». « *Les immigrés sont enfin rentrés en France* », et cela ils le doivent pour beaucoup à la « *Beur génération* », à son énergie communicative des années 1980. « *Alors, tchao l'immigration !² ?* » *Sans Frontière* cesse de paraître comme jour-

nal fin 1984, édite quelques livres thématiques puis tente de se relancer un an plus tard sous la forme d'un hebdomadaire d'informations générales relooké, plus professionnel, avec couleurs et publicité. Il s'intitule *Baraka*, « *un mot qui renvoie à la chance, pimentée de réussite* », et se présente comme un « *hebdomadaire des "Beurs", des "blacks", métis...* » célébrant « *Ces gens d'en France* » (titre du n°1 du 13 mars 1986).

Trop ambitieux, avec un tirage initial annoncé à 120 000 exemplaires ? Trop dans l'air du temps, versatile ? Sur le même créneau du news magazine, la concurrence est rude : Georges-Marc Benamou, un communicant proche de l'Élysée, propulse simultanément *Globe*, et l'Amicale des Algériens en Europe publie désormais également en quadrichromie son propre magazine, *Actualité de l'émigration*. La formule de *Baraka* en tout cas ne convainc pas, et s'arrête après vingt numéros en juin 1987. ■

2. *Sans Frontière*, n° 85-86, avril 1984.